

sultant de mépris. Et après un silence significatif :

—Va droit au but. Que veux-tu dire ?

—Il te serait facile de le sauver.

—Comment ? Je serais curieux d'apprendre.

—Je te l'ai dit déjà, quitte la France, va te réfugier à l'étranger, là tu te feras aisément une vie nouvelle, tu as une imagination fertile, des connaissances très étendues, tu trouveras hors de France autant d'occasions de faire fortune que ton génie peut en souhaiter. Et quand tu seras loin de la France, à l'abri de ses lois, tu écriras aux juges, tu leur diras que tu as... volé, en un moment de folie, et que surpris, dans ce moment-là, tu as assassiné pour échapper au déshonneur, au bain qui t'attendait.

—C'est tout ce que tu as trouvé ?

—Oui, mon Jean, et si tu ne le fais pas pour Doriat, que ce soit par pitié pour moi, pour ton frère.

—Qu'est-ce que tu viens faire là-dedans, toi ?

Georges essayait son front blême, d'où la sueur tombait.

—Tu ne vois donc pas comme je suis faible, mon Jean ! Tu ne vois donc pas que je meurs ! Qui sait combien de temps il me reste à vivre ? Vivrai-je un mois encore, deux mois peut-être ? Ah ! je n'ai pas besoin de médecins, va. Ils ne me renseigneront pas sur mon état. Mon état, je le connais ! Eh bien, Jean, mon frère, par pitié, ne me laisse pas mourir avec la pensée qu'un autre va expier ton crime. Ne tente pas Dieu !

—Tu m'ennuies, avec tes jérémiades.

—Mon frère !

—Et tu me portes sur les nerfs.

Georges pleurait, les poings fermés sur les yeux.

—Ah ! misérable ! et c'est la même mère qui nous a engendrés. Nous avons dans nos veines le même sang. Nous sommes faits de la même chair. Misérable !

Tout à coup il saisit les mains de Jean :

—Je t'en supplie, frère. Pen-es-tu que le sur-sis de Doriat arrive à sa fin ? et que c'est, pour lui, la guillotine, le guillotine, entends-tu ?

—Parbleu, si j'y pense ! dit brusquement Mont-mayeur.

—Ah ! Tu vois bien. Le remords, le remords. L'autre eut un rire farouche.

—Tu avais beau vouloir dissimuler, tu avais beau vouloir être plus fort que les autres hommes, tu comptais sans la conscience, la conscience. Doriat trouble ton sommeil, je le disais bien, laisse-toi convaincre, frère, je t'en supplie.

Mais Jean le repousse, et son éclat de rire est lugubre.

—Tu te trompes, et si je pense à Doriat, ce n'est point parce que je regrette ce qui est fait.

—Ah ! Et pourquoi ? fait le malade, qui se soutient à peine.

—Si je compte les jours qui séparent Doriat de la mort, ce n'est point parce que je voudrais prolonger sa vie.

—Ah !

—Je l'abrégerais, au contraire, si cela était en mon pouvoir, parce que ma tranquillité ne sera complète qu'à partir du jour où l'assassin de Bourreille aura expié son crime.

Il sortit sur ce mot, laissant Georges hébété. Le malade restait immobile, les yeux fixes, les mains entre les genoux. Il essayait d'entendre de nouveau ce qu'on venait de lui dire, pour y découvrir un sens qui lui avait échappé. Mais il avait bien entendu. Il ne s'était pas trompé.

—Oh ! l'infâme ! l'infâme ! murmura-t-il.

Et après un silence pendant lequel il avait repassé sans doute en son imagination, toute l'histoire de ce crime, depuis l'assassinat des Bernadettes jusqu'à l'échafaud de Doriat, jusqu'à l'amour pour Lucienne, il dit :

—Et moi, moi qui laisse faire, que suis-je donc ?

Et il pleura, il pleura longuement.

Et tout à coup, une main très douce voila ses yeux enflammés et sécha ses larmes.

Il se retourna et tressaillit.

C'était Claudine.

—Pourquoi pleurez-vous ? Pourquoi êtes-vous triste ?

Il mentit. Il le fallait bien.

—Parce que je me sens plus malade de jour en jour, dit-il, parce que je sens que la mort s'approche. Je ne la crains pas, il y a si longtemps que j'y songe, à la mort ; mais je regrette de partir ainsi pour toujours, parce que je ne vous verrai plus.

—Soyez courageux, Georges, vous n'êtes pas si malade que vous le croyez. Aimez moi, je vous guérirai.

Il sourit tristement.

—Oh ! je vous aime bien. Si vous saviez comme ma vie se traînait misérablement avant votre apparition. Tout était décoloré. J'étais envahi par le découragement, par le désespoir. Des pensées de suicide traversaient souvent mon esprit.

—Georges, cela est mal !

—Que voulez-vous, Claudine, c'est la vérité. Toute ma jeunesse s'est passée ainsi, à me plaindre et à souffrir. Je ne connais le bonheur et la douceur de vivre que depuis que je vous aime.

—Aimez-moi, Georges, l'amour, c'est la vie.

—Oh ! oui, je vous aime et si j'avais eu quelque chance de vivre, je serais aujourd'hui hors de danger. Ah ! comme j'aurais voulu vivre, pour vous aimer longtemps. Enfin pendant trois mois je vous aurai vue souvent, pendant trois mois je me serai grisé de votre regard, de votre sourire, de votre haleine. Trois mois d'amour, c'est énorme. Jamais pareille espérance ne m'était venue. Je mourrai heureux.

—Je vous défends de penser à la mort, Georges.

—Elle ne m'épouvante pas, vous dis je.

—Cela me fait de la peine.

—Oui, vous êtes bonne, votre âme est pleine de pitié, je le sais.

—Georges, il faut que vous viviez, il le faut, je le veux. Et je vous défends de parler de la mort devant moi, si vous ne voulez pas que je pleure.

—Oui, vous êtes bonne, autant que douce, autant que belle ! Hélas ! comme j'aurais voulu forcer votre cœur à m'aimer, si j'avais été bien portant, si la vie s'était annoncée longue pour moi ! Vous avez donné votre compassion au malade, au mourant. Il ne pouvait rien exiger de plus.

—Ce n'est pas seulement de la pitié que j'ai pour vous, Georges.

Claudine était pâle et profondément troublée.

—De l'amitié aussi, n'est-ce pas ? Ne vous ai-je pas prise pour confidente de tout ce que j'avais rêvé, de tout ce que j'avais souffert ? Je vous ai tout montré de moi, jusqu'au plus profond de mon cœur. Je voulais forcer aussi votre affection.

—J'ai dit, Georges, fit-elle en tremblant, que ce n'était pas de la pitié que vous m'aviez inspirée, mais un sentiment plus tendre.

—Plus tendre ! Claudine.

Il se lève en tremblant. Il prend les mains de la jeune fille, les étreint, les embrasse févreusement. Elle baisse les yeux. Maintenant ses joues sont couvertes d'une rougeur brûlante.

—Claudine, achevez, achevez, je vous en supplie.

Mais il retombe sur sa chaise, anéanti, à bout de forces.

—Non, Claudine, non, ne dites plus rien, taisez-vous !

Et il appuie ses deux mains décharnées sur son cœur pour en comprimer les battements tumultueux. Il étouffe. Ses yeux se ferment. Claudine a peur. Elle l'appelle :

—Georges ! Georges !

Il murmure d'une voix faible.

—Ce serait trop de bonheur. Cela me tuerait.

Et ils restent longtemps ainsi, à se regarder. Tous les deux ont les yeux pleins de larmes. Tout à coup, il dit :

—Non, parlez, Claudine, parlez. J'ai eu tort de vous interrompre. Mourir de bonheur, n'est-ce pas la plus belle, la plus enviable des morts ? Claudine, parlez, parlez.

—Vous avez deviné, Georges. Qu'ai-je besoin de dire ?

—Non, non, je veux entendre.

—Je vous aime, Georges.

—Mon Dieu ! elle l'a dit. J'ai bien entendu, Claudine encore.

—Je vous aime, Georges, depuis longtemps.

—Claudine, Claudine, merci, merci. Je mourrai heureux.

Il pâlit. Sa figure est si blême qu'on dirait qu'il vient de s'éteindre tout à coup, et que Claudine n'a plus auprès d'elle qu'un cadavre. Il a les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, la tête renversée sur le dos du fauteuil. Il ne bouge plus.

Elle passe la main sur ce front jauni par la maladie. Le front est tout humide d'une sueur froide.

Il est évanoui. C'est un bonheur trop grand pour sa faiblesse. Il n'a pu le supporter.

Elle s'empresse auprès de lui, le soigne, lui rend sa connaissance. Il ouvre les yeux. Alors Claudine effleure ses cheveux d'un baiser et s'esquive, le laissant seul. Il se rappelle, lui, ce qui s'est passé. Il tourne la tête, regarde partout, la cherche.

—Claudine ! Claudine !

Mais elle a fui. Alors, il murmure :

—Elle m'aime ! que la vie serait heureuse ! elle m'aime, à quoi bon ? la serait enfant ! la chère enfant ! Ah ! si ma mort, du moins, pouvait lui être utile.

## IV

Quinze jours se passèrent sans amener d'incident, mais ce n'était qu'un moment de répit et les situations allaient se succéder rapidement, laissant à peine à nos personnages le temps de se reconnaître et de se retrouver.

Disons toutefois que dans ces quinze jours, Lucienne, cédant aux sollicitations de Mont-mayeur avait consenti à revenir à la fabrique.

Dans l'esprit des paysans qui la connaissaient, elle ne pouvait pas baisser, puisque pour eux sa réputation était perdue.

Quant à Marie Doriat, elle savait tout et désormais ne pouvait plus s'étonner de rien. Elle n'avait plus rien à pardonner à Lucienne et se contentait de prier pour elle, afin qu'elle réussît dans l'étrange et audacieuse tentative qu'elle avait entreprise.

Georges seul, avait voulu s'opposer au retour de la jeune fille. Jean ne l'avait pas écouté. Lucienne l'avait embarrassé par la précision de ses réponses. Et elle était restée.

Or, Claudine n'avait point reparu à la fabrique depuis que Lucienne y était revenue.

Georges s'en était inquiété, s'était informé auprès de Lucienne.

Celle-ci avait répondu vaguement qu'elle croyait sa sœur souffrante. Georges avait poussé jusqu'aux Bernadettes. Et là il avait vu Claudine souriante et fraîche, bien portante.

Mais Claudine, non plus, n'avait pas voulu s'expliquer.

Et Georges était rentré à la fabrique, plus malade, ayant plus que les autres jours la crainte d'une catastrophe dans un avenir plus rapproché.

Il le dit à Jean :

Claudine et Lucienne ne s'aiment plus. Ton amour les a séparées.

—Que m'importe, puisque Lucienne m'aime.

—Prends garde.

—Qu'ai-je à craindre ?

—Un malheur te menace.

—Lequel ?

—Tu n'en as pas d'autre à craindre que celui qui te conduirait au bain ou à l'échafaud.

—D'où viendrait-il ce malheur-là ?

—Je l'ignore. Je crains, voilà tout.

—Si tu le connaissais, ce danger, m'en avvertirais-tu ?

Georges ne répondit pas tout de suite. Jean fixait sur lui un regard ardent. Il insista.

—Voyons, réponds, me sauverais-tu, moi, ton frère ?

Et Georges, d'une voix basse et tremblante :

—Oui, tu es mon frère, il me semble que je te sauverais.

Et il ajouta pour lui, en se tordant les mains :

—Je serais assez lâche pour cela ! Je te sauverais, mais cela hâterait certainement ma fin !